

THEATRE PERMANENT

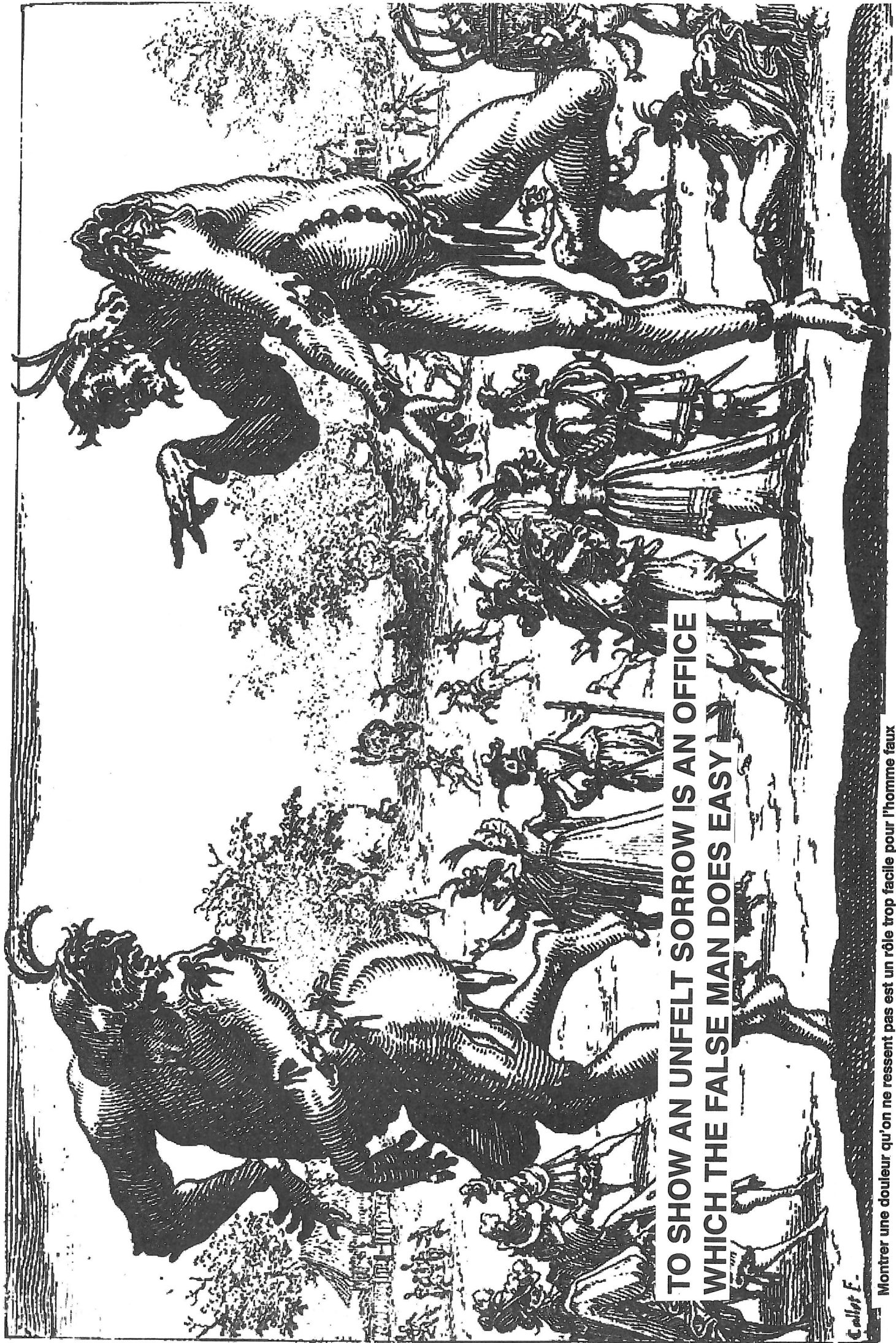
JOURNAL

20 FEVRIER 2014

n° 97

FALSE MAN





TO SHOW AN UNFELT SORROW IS AN OFFICE
WHICH THE FALSE MAN DOES EASY

Gallet E.

Montrer une douleur qu'on ne ressent pas est un rôle trop facile pour l'homme faux

Le zombie et le politique

« La parole a été donnée à l'homme pour cacher sa pensée »

Père Malagrida

Au siècle de Louis XIV, la politique discursive majeure était celle du secret. Celui-ci reposait sur une rhétorique simple : le silence. Peu de paroles perçaient, le roi, impassible, économisait soigneusement ses mots sachant avec conviction que le pouvoir, c'est l'information. Bien sûr, ce modèle de communication correspond au régime monarchique : le roi n'était pas tenu de communiquer ses intentions, et Louis XIV en particulier, plein encore du souvenir de la Fronde, tenait à être seul à bord du navire afin d'éviter toute mutinerie. Dans le cas d'opposition politique ou de trahison démasquée, pas de tergiversation, aucun scandale public, la parole recevait un impact direct : quelques mots, et c'était l'emprisonnement.

Aujourd'hui, la tendance s'est inversée : l'impératif de la transparence indique de s'exprimer publiquement sur tous les sujets qui peuvent concerner, de près ou de loin, l'objet commun qu'est le politique. Cependant, la retenue de l'information reste primordiale. Du déchirement entre l'impératif de diffusion de l'information et sa rétention stratégique naît la langue de bois. Parler pour parler, meubler l'espace de parole pour palier l'ignorance et le soupçon angoissant du secret politique.

Pourtant, la dissimulation par prolifération ne date pas d'hier. Macbeth au banquet ne fait rien d'autre que déblatérer pour cacher son meurtre. Il organise un événement officiel, où le dirigeant possède légitimement la parole pour afficher qu'il ne cache rien. D'ailleurs, il est honnête, il se montre, il pavane, il regrette l'absence de celui qu'il vient de faire tuer.

Nous aurions eu la fine fleur du pays rassemblée sous notre toit ce soir, si notre ami Banquo plein de grâce était là avec nous. J'espère avoir à lui reprocher son indélicatesse, et non à le plaindre de quelque mésaventure. [III,3]

Ces deux postures quant à la diffusion de l'information signifient bien que, plus que la rétention ou la diffusion de l'information, c'est le langage qui est au cœur du politique : aporie ou prolifération n'en sont que des modalités. Dès lors, sans langage, aucune organisation possible. Rick Grimes, le héros de la série américaine *The Walking dead*, apprend dès le premier épisode qu'on reconnaît un zombie au fait qu'il ne parle pas. Il produit des sons gutturaux, inarticulés et terrifiants mais ne prononce aucun mot. D'ailleurs, le zombie est l'exemple même du solitaire. Il cherche à se sustenter de chair fraîche, mais ne s'organise jamais. Seuls les vivants se réunissent, car le langage leur donne la possibilité de s'organiser, de recréer dans l'urgence une communauté. De la même manière que le politique organise la collectivité, le langage organise le réel. Politique et langage sont alors intrinsèquement liés, pour le meilleur et pour le pire.

Regardez Macbeth par exemple. Il ne pratique pas la langue de bois telle qu'elle est aujourd'hui définie. Cependant, dans les moments de publicité de son discours, c'est-à-dire dans le moment qui suit le meurtre de Duncan, puis au banquet, la rhétorique de la tromperie suit toujours le même schéma. Il n'utilise pas un vocabulaire incompréhensible, il ne perd pas ses auditeurs dans des propositions jalonnées d'anglicismes et de néologismes barbares : il s'appesantit sur les meurtres et il confesse ou

suggère la mésaventure, tout en laissant toujours planer le doute. Il ne dissimule pas il s'expose, il « montre un front serein ».

Quelle politique associer à ce type de langage ? Celle de la perversion sans doute, celle du doute et de la crainte. Celle qui fait tout croire et rien croire à la fois. Celle qui sème de doute sans donner de vérité. Sans doute aussi celle qui reflète la confusion de l'esprit de celui qui la proclame. En cela, Macbeth est honnête, il ne cache rien : sa politique est à son image : paranoïaque, meurtrière et perverse.

Camille Houry

**WHEN OUR ACTIONS DO NOT, OUR
FEARS DO MAKE US TRAITORS**



Quand ce ne sont pas nos actions, ce sont nos peurs qui font de nous des traîtres.

Il m'a tué maman

Il m'a tué maman

Cette phrase me résonne

Comme un mensonge éhonté comme le plus vrai des mensonges

tu parles mon enfant, avec toute ta lucidité et pourtant tu te trompes

tu parles encore

et tu n'es pas mort, à l'instant encore tu parles au passé de ce qui ne peut être

parce que les morts ne parlent pas mon enfant, ça tu devrais le savoir

Mais l'enfant parle et il dit au passé

L'enfant serait mort et le mort dit « je suis tué »

Banquo, le spectre vient, il est mort mais il s'invite à la table du banquet

Et Macbeth terrorisé expulse son effroi en frappant contre le sol tangible en vérifiant le réel

Pourquoi personne ne s'effraie quand l'enfant mort dit « il m'a tué maman » ?

C'est que l'enfant ment

Lui seul

vraiment

Pour quelques secondes il dit ce qui ne peut être

et les adultes grimacent et grognent et se peignent de couleurs et peignent les murs de couleurs et le

monde est ce lieu du mensonge où l'on se donne en spectacle où l'homme joue le rôle qu'il lui a été

assigné qu'il s'assigne lui-même et les adultes à gorges déployées luttent entre leurs désirs et leurs

apparences entre leurs sourires et leurs haines entre leur multiplicité bancaire

L'enfant, lui, entier

Trop entier

Qui ne comprend pas que sa mère tente de le protéger par les subterfuges des adultes

L'enfant, lui, entier

Meurt et dit je meurs

comme une évidence

La lettre d'Edgar Poe effrontément posée à l'angle du miroir et le mensonge de l'enfant effrontément posé aux yeux des grands

Malcolm craint les sourires qui se cachent dans les visages, et il craint son propre sourire, celui qui peut masquer le vrai celui qui ne peut se nommer vérité ; il sait qu'il peut être soupçonné il ne sait dans quel sourire le sniper se cachera

Malcolm, le jeune Malcolm, a déjà appris ça, craindre le mensonge. Il veut être vrai et pour rester vrai il réfugie son sourire en Angleterre il teste ceux des autres il soupçonne et élabore le mensonge pour démasquer le mensonge

Mais l'enfant lui ne connaît pas les ficelles et le mensonge de la mère il ne le comprend pas il ment comme il respire il respire encore, et ment.

J'ai cette image du père de Leonarda, cette jeune lycéenne rom expulsée de France. Un journaliste interviewe le père, lui demande pourquoi il a menti à l'établissement scolaire, pourquoi il a caché qu'il n'avait pas de papiers, et le père dit mais je n'ai pas menti, il faut les papiers pour qu'elle aille à l'école, il faut qu'elle aille à l'école alors il faut qu'elle ait les papiers

je n'ai pas menti, j'ai dit la seule chose que je pouvais dire pour que le vrai ait lieu

Et cette scène de dispute dans *La vie d'Adèle* d'Abdellatif Kechiche, où Adèle dit à Emma non je rentre d'une réunion, non de quoi tu parles, non je n'ai pas couché avec cet homme, et ce sentiment qu'elle dit vrai, qu'elle est la vérité lorsqu'elle dit non je n'ai pas couché avec lui, car la seule vérité est celle de son amour, car le reste ce qui a pu être vécu n'est qu'un mensonge, la seule vérité est celle de son amour, du « il faut », impératif, et Adèle déclare la vérité par mensonge.

La vérité, à cet endroit du faux, où

nous sommes réels

seulement

Ne me vient que cette évidence-là sans causes et justifications cette vérité plus loin qui tend le fil
des mensonges éhontés des mensonges sans la honte parce qu'il n'y a pas eu tricherie calcul
conscience d'une feintise parce qu'il n'y a eu qu'un souffle qui tire l'impératif du dire

Le père de Leonarda dit nous sommes réels

et Adèle aussi et l'enfant disent cela, je crois, seulement, nous sommes réels

mortels mourants désespérés paniqués agonisants peureux

mais réels

Adèle Gascuel

(Ces) Hypothèses (que nous sommes)

« Ce ne sont pas les réponses qui manquent
Mais les questions. » Quelqu'un

Pensez-vous que le mensonge soit une condition de la vérité ? Y avez-vous parfois recours ? Si oui à quelle occasion ? À quoi opposez-vous la vie active ? Considérez-vous que la vie passive désigne : une situation sociale précise, une situation existentielle précise, une condition métaphysique précise ? Avez-vous accueilli l'élection d'Obama comme un signe positif ? Celle de François Hollande ? Pourquoi ? Les petites faiblesses des autres vous agacent-elles ? Combien d'ordinateurs avez-vous déjà utilisé dans votre vie ? Que faut-il à une chambre pour être votre chambre ? Pour vous, l'incarnation de l'homme faux serait : le comédien, l'homme politique, le trader ? Éprouvez-vous un sentiment de rupture nette entre les fictions et votre vie ? Pensez-vous qu'il puisse exister un lien entre *Macbeth* et l'écologie ? Entre *Macbeth* et la politique ? Entre *Othello* et La Manif pour tous ? Pourquoi ? Comment imaginez-vous les modes de production, de consommation et de circulation des richesses de demain ? Préférez-vous ne pas les imaginer ? Pourquoi ? Combien de voitures possédez-vous ou avez-vous possédées ? Pensez-vous que l'art doit changer la vie ? Et si oui dans quel sens ? Que faites-vous lorsque vous êtes seul-e ? Les boycotts vous semblent-ils des modes contestataires efficaces ? Êtes-vous équipé-e d'un appareil photo numérique ? D'une clef USB ? D'un disque dur externe ? D'une imprimante laser ? D'un scanner ? D'un dictaphone numérique ? D'un courage à toute épreuve ? D'un caméscope numérique ? D'un baladeur MP3 ? D'un vibromasseur ? D'une machine expresso à dosettes ? D'un grand sens de la culpabilité ? D'un épilateur électrique ? D'un désir sans borne ? D'un lecteur DVD ? D'un climatiseur ? D'une chaîne Hifi ? D'une télévision à écran plan ? D'un lave-vaisselle ? D'un projet existentiel ? D'une machine à laver le linge ? Le suicide vous semble-t-il une solution envisageable ? Que ferez-vous de vos enfants, famille, amis et animaux en cas de suicide ? Est-ce parce que vous voulez être libre de vous suicider que vous refusez d'avoir des enfants, des animaux et éventuellement des relations plus poussées avec vos semblables ? Le combat à mort version *Macbeth* vous semble-t-il une solution préférable ? Faites-vous des choses qui vous irritent ou vous effraient pour attirer l'attention sur vous ? Le bonheur vous semble-t-il une question périphérique ? Quel mode de transport utilisez-vous préférentiellement : la voiture, les transports en commun, le train, l'avion, les modes de transports doux (pieds, vélo, roller) ? Considérez-vous les enfants comme des pervers polymorphes seulement parce que vous avez lu Freud ? Votre logement est-il plutôt bien isolé ? Chauffez-vous au gaz ? Au bois ? À l'électricité ? Au fioul ? Êtes-vous amoureux ? À quoi tient cette évidence ? Combien de fois par jour allez-vous aux toilettes ? Tirez-vous la chasse systématiquement ? Que considérez-vous comme une fiction ? Votre identité ? Votre nationalité ? Votre histoire familiale ? Vos impressions sensorielles ? Votre histoire amoureuse ? Votre appartenance religieuse ? Votre vie psychique ? Votre apparence physique ? Votre date de naissance ? Votre âge biologique ? Votre identité sexuelle ? Votre carrière ? Vous sentez-vous proche d'un des personnages de *Macbeth* ? Si oui lequel ? D'un des personnages d'*Othello* ? Si oui lequel ? Éprouvez-vous du plaisir à recevoir des compliments même si vous les savez peu sincères ? Seriez-vous affecté-e par la disparition d'une espèce d'insectes ? D'une espèce de reptiles ? D'une espèce de mammifères ? Pensez-vous que nous sommes plus attachés aux animaux beaux qu'aux laids ? Vous sentez-vous psychologiquement bisexuel-le ? Avez-vous déjà éprouvé de l'admiration ? Si oui pour qui ? Pour quoi ? Pensez-vous que l'exclusivité soit une condition de la fidélité ? La survie de l'espèce humaine ou d'autres formes de vie vous intéresse-t-elle ? Si oui – vous intéresse-t-elle au point de vous conduire à changer des choses dans votre mode de vie ? Quoi par exemple ? Le malheur des autres nuit-il à votre bonheur ? Le bonheur des autres nuit-il à votre bonheur ? Lorsque vous votez, votez-vous systématiquement pour le même parti plutôt que d'étudier les candidatures et les questions faisant l'objet du suffrage ? Êtes-vous jaloux ? Votre jalousie s'explique-t-elle seulement par un manque de confiance dans vos capacités à être désiré-e, par un sentiment de possession, par une peur de la perte, par tout autre chose ? Allez-vous vous coucher lorsque vous le désirez ou plutôt que parce que c'est l'heure ? La planète terre est-elle selon vous un système physiologique dynamique qui a vocation à vivre en harmonie avec la vie ? Avez-

vous déjà éprouvé de l'attraction pour une personne du même sexe ? Pour un animal ? Pour plusieurs personnes ? Pensez-vous que les gouvernements ou les entreprises puissent être de bons ambassadeurs du développement durable ? Comprenez-vous l'expression « développement durable » ? Mangez-vous des aliments qui ne vous plaisent pas simplement parce que c'est bon pour vous ? À quoi savez-vous ce qui est bon pour vous ? Pensez-vous que la diffusion d'une vérité est préférable à la diffusion des conditions de production de cette vérité ? Comment vous imaginez-vous dans vingt ans ? Dans trente ans ? En quoi ou sur quoi fondez-vous vos espoirs ? Imaginez-vous une vie psychique à votre animal ? Préférez-vous la certitude du pire à l'incertitude du meilleur ? Avez-vous parfois l'impression de vous effacer ? Au profit de quoi ? La fuite vous semble-t-elle une solution ? Comprenez-vous l'expression « Que du bonheur » ? La Suisse est-elle anti-militariste ou simplement opportuniste ? Macbeth est-il innocent ou simplement irresponsable ? Jouissez-vous du manque ? Et si oui pourquoi ? Du manque de quoi ? De qui ? L'espèce humaine est-elle une maladie planétaire ? Vous arrive-t-il d'éprouver un sentiment plein et entier de communion ? Cela vous arrive-t-il en présence d'autrui ? Seriez-vous prêts à vivre loin de la personne que vous aimez ? Pourquoi ? Pensez-vous que les lois soient trop laxistes ? Prendriez-vous les mesures nécessaires pour tuer un animal afin de mettre fin à ses souffrances ? Prendriez-vous les mêmes mesures pour tuer un être humain afin de mettre fin à ses souffrances ? Que feriez-vous en cas de souffrance morale ? Est-ce qu'une guerre pourrait selon vous faire repartir l'économie ? Pensez-vous que nous ayons intérêt à produire plus ? En vue de quoi ? Au nom de quoi seriez-vous prêts à vous battre ? Pensez-vous que nous ayons intérêts à nous reproduire ? En vue de quoi ? Éprouvez-vous de la pitié à l'égard des personnes que vous voyez témoigner à la télévision à la suite de catastrophes politique, naturelle, écologique ou politique ? Pourquoi ? Donnez-vous de l'argent aux clochards ? Le faites-vous dans des situations où vous pouvez être vu-e ou au contraire quand vous êtes seul-e ? Votre entourage vous considère-t-il comme dépensier-e ? Êtes-vous irrité-e par le bruit que peuvent faire des enfants, des voitures, des machines ? Vous rongez-vous les ongles ? Vous endormez-vous fréquemment devant la télévision ? Pensez-vous que les artistes ne sont pas des gens sérieux ? La bonne santé de l'économie vous importe-t-elle ? Êtes-vous propriétaire de votre logement ? Pensez-vous que le sérieux soit une bonne chose ? Comptez-vous sur les transmissions linéaires ? Trouvez-vous ce principe juste ? Dans quelle mesure estimez-vous nécessaire de vous entourer d'objets ? De personnes ? Que ressentez-vous comme une propriété ? Ce que vous avez acheté ? Ce dont vous héritez ? Ce que vous avez fait ? Les gens avec qui vous vivez ? Évitez-vous le contact avec les formes de destruction et d'oppression ? Pourquoi ? Quel est le trajet que vous faites le plus souvent ? Pourriez-vous en redessiner le paysage ? Donnez-vous des leçons de tri sélectif à vos parents ? À vos amis ? L'erreur vous semble-t-elle être la part obscure de la vérité ? de la connaissance ? de l'ignorance ? Vous considérez-vous comme un moraliste ? Jetez-vous la bouteille d'huile avec les déchets recyclables ? Tenez-vous vos certitudes pour des vérités ? Que faites-vous de vos pots de Yogourts vides ? Pensez-vous que votre identité est fonction de ce que vous renvoient les autres, de la situation que vous occupez, de l'image que vous vous faites de vous-même ? Comprenez-vous que l'on applique l'expression « je ne crois pas » à la psychanalyse, à l'homéopathie, aux systèmes de régulation, à l'acupuncture, à la trithérapie, à l'analyse transactionnelle, aux rapports économiques, à Dieu, à l'immortalité, au cancer, à la réincarnation, à l'allergie au lactose ? Triez-vous les bouchons ? Quel est votre budget annuel moyen d'achat de vêtements ? Estimez-vous votre budget de consommation supérieur à votre budget d'alimentation ? Pensez-vous que la réalité soit plus surprenante que la fiction ? Êtes-vous favorables à la régularisation de tous les sans-papiers ? de ceux qui travaillent ? Que pensez-vous des statistiques ethniques ? Les vérités dépassées par les progrès de la science vous semblent-elles pour autant des fictions ? Seriez-vous favorables à la suppression des questionnaires ? Si oui, pourquoi ?

Karl Popper disait : « L'amibe meurt là où Einstein se trompe »,
le premier parce que l'hypothèse se fait au péril de sa vie, le second parce qu'il n'a qu'à recommencer son calcul.

Barbara Métais-Chastanier

B. NOËL, LA CHUTE DES TEMPS

où est la lettre ?

*cette question vient d'un mourant
puis il se tait*

*tant qu'un homme vit
il n'a pas besoin de compter sa langue
quand un homme meurt
il doit rendre son alphabet*

*de chaque mort
nous attendons le secret de la vie
le dernier souffle emporte
la lettre manquante*

*elle s'envole derrière le visage
elle se cache au milieu du nom*

CITATION DU JOUR

MALCOLM

What will you do? Let's not consort with them:
To show an unfelt sorrow is an office
Which the false man does easy. I'll to England.
(Shakespeare, *Macbeth*, II, 3)

MALCOLM

Qu'est-ce que tu veux faire ? Ne les rejoignons pas. Montrer une douleur qu'on ne ressent pas est un rôle trop facile pour l'homme faux J'irai en Angleterre.
(trad. Julie Etienne et Joris Lacoste pour le Théâtre Permanent)

MALCOLM

Qu'allez-vous faire ? Ne les rejoignons pas.
Simuler la douleur n'est que trop facile
A qui a l'âme fourbe. Je gagne l'Angleterre.
(trad. Yves Bonnefoy)

MALCOLM

Que ferez-vous ? N'allons pas avec eux :
Montrer une douleur qu'on ne sent pas
Est un travail aisé pour l'homme faux.
Je pars pour l'Angleterre.
(trad. André Markowicz)

MALCOLM

Qu'avez-vous l'intention de faire ? Ne nous unissons pas à eux.
Montrer chagrin non ressenti est une besogne aisée que l'homme faux accomplit.
Je partirai pour l'Angleterre.
(trad. Pierre Jean Jouve)

MALCOLM

Que ferez-vous? Il ne faut pas Consort avec eux:
Pour afficher un chagrin insensible est un bureau
Qui le faux homme fait facile. Je vais en Angleterre.
(Google traduction)

MALCOLM

Que voulez-vous faire ? ne les rejoignons pas :
Montrer une douleur feinte est une pose
Aisée pour l'homme faux. J'irai en Angleterre.
(trad. J-C Sallé)



**AND BE THESE JUGGLING FIENDS NO MORE
BELIEVED, THAT PALTER WITH US IN A DOUBLE
SENSE; THAT KEEP THE WORD OF PROMISE TO
OUR EAR, AND BREAK IT TO OUR HOPE**

Qu'on ne prête plus foi à ces démons qui jonglent et nous embrouillent avec leurs mots à double sens ;
qui bercent nos oreilles de promesses et trahissent nos espoirs.

La vérité

Guy Béart

Le premier qui dit se trouve toujours
sacrifié
D'abord on le tue
Puis on s'habitue
On lui coupe la langue on le dit fou à lier
Après sans problèmes
Parle le deuxième
Le premier qui dit la vérité
Il doit être exécuté.

J'affirme que l'on m'a proposé beaucoup
d'argent
Pour vendre mes chances
Dans le Tour de France
Le Tour est un spectacle et plaît à
beaucoup de gens
Et dans le spectacle
Y a pas de miracle
Le coureur a dit la vérité
Il doit être exécuté.

A Chicago un journaliste est mort dans la
rue
Il fera silence
Sur tout ce qu'il pense
Pauvre Président tous tes témoins ont
disparu
En chœur ils se taisent
Ils sont morts les treize
Le témoin a dit la vérité
Il doit être exécuté.

Le monde doit s'enivrer de discours pas de
vin
Rester dans la ligne
Suivre les consignes
A Moscou un poète à l'Union des écrivains
Souffle dans la soupe
Où mange le groupe.
Le poète a dit la vérité
Il doit être exécuté.

Combien d'hommes disparus qui un jour
ont dit non
Dans la mort propice
Leurs corps s'évanouissent
On se souvient ni de leurs yeux ni de leur
nom
Leurs mots qui demeurent
Changent "juste" à l'heure.
L'inconnu a dit la vérité
Il doit être exécuté.

Un jeune homme à cheveux longs grimpa
le Golgotha
La foule sans tête
Était à la fête
Pilate a raison de ne pas tirer dans le tas
C'est plus juste en somme
D'abattre un seul homme.
Ce jeune homme a dit la vérité
Il doit être exécuté.

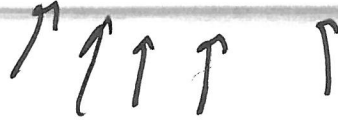
Ce soir avec vous j'ai enfreint la règle du
jeu
J'ai enfreint la règle
Des moineaux, des aigles
Vous avez très peur pour moi car vous
savez que je
Risquerai vos murmures
Vos tomates mûres
Ma chanson a dit la vérité
Vous allez m'exécuter
Ma chanson a dit la vérité
Vous allez m'exécuter

J. BOUVRESSE, PEUT-ON NE PAS CROIRE?

I. QUE SERIONS-NOUS SANS LE SECOURS DU FAUX ?

Comme l'a dit Peter Hacker, « la vérité a la dignité, mais rarement le charme. Ce sont les illusions de la philosophie, et non ses humbles vérités, qui hypnotisent ¹ ». Ce n'est pas seulement vrai en philosophie, mais, semble-t-il, de façon tout à fait générale. On peut dire également de la vérité qu'elle a le plus souvent les louanges, mais rarement les faveurs et les honneurs. Ce n'est pas par elle qu'on est le plus spontanément attiré et séduit ; et ce n'est pas elle qui est le plus aimée ni le plus facilement crue. Avec la fausseté, c'est le contraire : elle a en principe l'opprobre, mais cela ne l'empêche apparemment pas d'avoir, malgré tout, le plus souvent en pratique la réputation et le pouvoir. Officiellement, elle est dévaluée et même discréditée, mais elle a l'avantage d'être généralement beaucoup plus attrayante que la vérité et de susciter plus facilement l'adhésion. Il y a donc de bonnes raisons de penser que celle des deux notions qui est première et fondamentale n'est pas la vérité, mais la fausseté ¹. Comme le dit Valéry, avec

I. Le problème se pose également quand on se demande si c'est la notion de correction ou celle d'incorrection qui doit être considérée comme fondamentale pour la construction d'une théorie de l'assertion et si ce n'est pas la fausseté, plutôt que la vérité, ou la falsification, plutôt que la vérification, qui doivent être considérées comme premières et centrales dans la construction d'une théorie de la signification. Sur ce point, Michael Dummett observe que « la notion fondamentale pour une explication de l'acte linguistique d'assertion est [...] celle de l'incorrection d'une assertion : la notion de sa correction est dérivée de celle de son incorrection, en ceci qu'une assertion doit être jugée correcte toutes les fois qu'il se produit quelque chose qui exclut l'occurrence d'un état de choses montrant qu'elle est incorrecte. (Exactement de la même



lequel, je crois, Musil aurait été en l'occurrence d'accord, « c'est une sorte de loi absolue que partout, en tous lieux, à toute période de la civilisation, dans toute croyance, au moyen de quelque discipline que ce soit, et sous tous les rapports, le faux supporte le vrai – le vrai se donne le faux pour ancêtre, pour cause, pour auteur, pour origine et pour fin, sans exception ni remède – et le vrai engendre ce faux dont il exige d'être soi-même engendré. Toute antiquité, toute causalité, tout principe des choses sont inventions fabuleuses et obéissent aux lois simples. Que serions-nous sans le secours de ce qui n'existe pas ? Peu de chose, et nos esprits bien innocupés languiraient si les fables, les méprises, les abstractions, les croyances et les monstres, les hypothèses et les prétendus problèmes de la métaphysique ne peuplaient d'images sans objet nos profondeurs et nos ténèbres naturelles³ ».

Par rapport à la vérité, la fausseté semble jouer, à bien des égards, du même genre d'avantage que la bêtise par rapport à l'intelligence. Musil, dans *L'Homme sans qualités*, soulève ironiquement, à propos de la bêtise, la question suivante : si elle ne présentait pas toutes les apparences de l'intelligence, pourrait-elle encore exister ? « Si la bêtise, [...] vue du dedans, écrit-il, ne ressemblerait pas à s'y méprendre au talent, si, vue du dehors, elle n'avait pas toutes les apparences du progrès, du génie, de l'espoir et de l'amélioration, personne ne voudrait être bête et il n'y aurait pas de bêtise. Tout au moins serait-il aisé de la combattre. Le malheur est qu'elle ait quelque chose d'extraordinairement naturel et convaincant. » [HSQ I, 68-9]

On peut, de toute évidence, se poser le même

façon, [...] la notion fondamentale dans une explication de l'acte linguistique de donner un ordre est celle de *désobéissance*, la notion d'obéissance étant dérivée d'elle. [...] Dans l'ordre de l'explication, la notion de l'in correction d'une assertion est antérieure à celle de sa correction. Pourquoi ce fait a-t-il été négligé avec autant de persistance ? En partie à cause de la tendance à se concentrer sur le cas décidable : une attente concernant le résultat d'un test peut être décrite indifféremment comme une attente que le résultat sera favorable ou comme une attente qu'il ne sera pas défavorable². Cet aspect du problème est, bien entendu, tout à fait crucial, mais ce n'est pas celui qui sera abordé ici.

genre de question à propos de la fausseté : si elle ne ressemblait pas la plupart du temps à s'y méprendre à la vérité, comment pourrait-elle être crue aussi facilement et avec autant d'opiniâtreté ? Elle aussi, comme la bêtise, a généralement quelque chose d'extraordinairement naturel et convaincant qui fait qu'il est particulièrement malaisé de la combattre.

Le problème difficile et douloureux auquel on est confronté ici est qu'il n'est pas nécessaire d'être vrai pour être reconnu comme tel et que le fait d'être vrai peut même constituer, sur ce point, un désavantage : la meilleure façon d'être accepté comme vrai n'est pas nécessairement celle qui consiste à l'être effectivement. C'est une chose qui, pour Nietzsche, a tendance à devenir encore plus frappante dans une époque comme la nôtre, qui est celle des masses et celle du théâtre. Musil cite un passage de *Der Fall Wagner*, où il est dit que « dans les cultures de décadence, [...] partout où la décision tombe entre les mains des masses, l'authenticité devient superflue, désavantageuse, rétrograde. Seul l'acteur éveille encore le grand enthousiasme. Du même coup se lève pour l'acteur l'âge d'or » [MoE 5, 1776]. Nietzsche fait référence, sur cette question, à un propos d'acteur, dû à Talma, qui lui semble constituer justement le symbole de l'époque : « On est acteur, par le fait que l'on a une intuition [*Einsicht*] d'avance sur le reste des hommes : ce qui doit agir comme vrai ne doit pas être vrai. La phrase est formulée par Talma : elle contient toute la psychologie de l'acteur, elle contient – n'en doutons pas ! – également sa morale. La musique de Wagner n'est jamais vraie. Mais on la tient pour telle; et de cette façon les choses sont en ordre. ⁴ »

Il vaut sans doute mieux laisser à Nietzsche la responsabilité de la distinction qu'il cherche à faire entre une musique qui peut être qualifiée de « vraie » et une autre qui doit être récusée comme « fausse ». Mais on peut retinir de ce qu'il dit que nous en sommes peut-être arrivés effectivement à un stade où tout le monde a intégré plus ou moins le principe de l'acteur, qui est que, si on veut qu'une chose donne l'impression d'être vraie et soit acceptée comme telle, non seulement il n'est pas nécessaire qu'elle le soit, mais encore il

vaut mieux qu'elle ne le soit pas. À première vue, la science repose sur un principe exactement inverse : les choses qu'elle affirme sont censées être vraies et elles ont pour elles essentiellement le fait de l'être ; mais il s'en faut de beaucoup qu'elles donnent, de façon générale, l'impression de l'être et elles contredisent souvent certaines croyances qui font partie de celles auxquelles nous tenons le plus et des vérités qui sont apparemment de l'espèce la plus inébranlable. Nietzsche n'en considère pas moins comme tout à fait légitime et même indispensable de se demander si la science, elle aussi, ne serait pas la digne fille d'une époque dans laquelle, en matière de vérité et de fausseté comme dans tout le reste, ce qui compte n'est pas ce qu'on est, mais ce pour quoi on réussit à se faire passer. Autrement dit, même si la science est censée constituer le domaine par excellence dans lequel on réussit à formuler des propositions qui méritent d'être appelées « vraies », il n'est pas exclu que, considérées d'un certain point de vue, les vérités de la science ne soient, elles aussi, rien de plus que des erreurs qu'elle réussit à présenter et à faire reconnaître comme vraies.

Nietzsche dit que « l'homme de vérité [der Wahrhaftige], [...] tel que la croyance à la science le pré suppose, affirme [...] un autre monde que celui de la vie, de la nature et de l'histoire ; et dans la mesure où il affirme un "autre monde", eh bien, ne doit-il pas justement du même coup nier son pendant, ce monde, notre monde ? » [GS, § 344, p. 240] En d'autres termes, la volonté de vérité, qui est au fondement de la science, amène à construire un monde qui est supposé être le monde vrai, celui qu'il y a derrière les apparences et qui constitue l'origine, la cause et l'explication de celles-ci. Mais il se pourrait justement que ce monde-là soit celui qui a le moins de vérité et d'existence, qu'il en ait en tout cas beaucoup moins que celui des phénomènes, autrement dit que ce soit un monde mensonger et que cela n'ait pas empêché le mensonge en question de réussir à s'imposer, comme beaucoup d'autres, essentiellement parce qu'il s'est révélé utile et même, à partir d'un certain moment, indispensable.

II. PEUT-ON VOULOIR LE VRAI & POURQUOI LE VEUT-ON ?

Même si la fausseté et l'erreur sont, comme le dit Valéry, des ancêtres de la vérité et de la connaissance, ce sont des ancêtres que, pour des raisons évidentes, elles ne se reconnaissent pas volontiers et qu'elles ont même la plupart du temps tendance à renier avec une certaine solennité. Les philosophes ont été dans l'ensemble plutôt enclins à supposer que la vérité est une chose qui peut être voulue par elle-même et cherchée pour elle-même, et à parler d'une passion de la connaissance dont un des résultats les plus remarquables a été la science.

C'est une façon de voir les choses qui a été contestée radicalement par Nietzsche, qui soutient que la science a pu très bien croître et devenir grande sans la passion de la connaissance : « La bonne croyance à la science, le préjugé qui lui est favorable, par lequel nos États sont à présent dirigés (auparavant c'était même l'Église qui l'était), repose au fond sur le fait que cette propension et cette pulsion se sont si rarement manifestées en elle et que la science vaut *non pas* comme passion, mais comme état et "Ethos". » [GS, § 123, p. 148] Que la connaissance veuille être plus qu'un moyen et constituer elle-même l'objet d'une passion est, selon Nietzsche, une nouveauté : dans l'Antiquité, même chez ses défenseurs les plus ardents, le plus bel éloge qui pouvait être fait de la science était celui qui consistait à la présenter non pas comme un but, et encore moins comme le but suprême, mais comme le meilleur moyen de parvenir à la vertu.

Nietzsche soutient que, chez l'être humain, à la différence de ce qui se passe chez les animaux qui sont mieux armés dans la lutte pour la vie, l'art de la dissimulation et de la ruse, qui constitue le moyen de conservation le plus approprié pour les faibles, atteint un sommet. Mais c'est justement dans la dissimulation que l'intellect développe ses forces principales, de sorte qu'il n'y a presque rien de plus incompréhensible que la façon dont une pulsion de vérité [Trieb zur Wahrheit] honnête et pure pourrait apparaître chez les hommes. Ils sont immergés profondément dans des illusions

et des images oniriques, leur œil ne fait que glisser autour d'eux sur la surface des choses et ils voient des "formes", leur sensation ne conduit nulle part à la vérité mais se contente de recevoir des excitations et de jouer pour ainsi dire un jeu tâtonnant sur le dos des choses⁵. Si on est prêt à considérer la situation de cette façon, la conclusion qui s'impose est que la science, contrairement à ce que croient ses défenseurs, ne constitue pas la voie d'accès privilégiée à la vérité, mais plutôt une façon de reculer devant la vérité et de se dérober à elle, en tout cas à la forme supérieure de la vérité, celle par rapport à laquelle la vérité que les scientifiques appellent « objective » n'est dans le meilleur des cas qu'une forme subalterne, en réalité plus proche du mensonge utile que de la vérité vraie.

L'ironie de la situation réside précisément dans le fait que, pour justifier la primauté du vrai et de la connaissance sur le faux et l'erreur, on n'a réussi une fois de plus qu'à s'appuyer sur le faux. Ceux qui ont cherché à justifier le privilège accordé à la science se sont fondés, en effet, pour ce faire sur trois erreurs caractérisées : « On a dans les derniers siècles favorisé la science, en partie parce qu'on espérait avec elle et par elle comprendre le mieux la bonté et la sagesse de Dieu – le motif principal dans l'âme des grands Anglais (comme Newton) –, en partie parce qu'on croyait à l'utilité absolue de la connaissance, notamment au lien le plus intime entre morale, science et bonheur – le motif principal dans l'âme des grands Français (comme Voltaire) –, en partie parce qu'on croyait avoir et aimer dans la science quelque chose de désintéressé, d'inoffensif, d'autosuffisant, de véritablement innocent, dans quoi les pulsions mauvaises de l'homme n'ont pas du tout de part – le motif principal dans l'âme de Spinoza, qui en tant que connaissant se sentait divin –, donc avec comme raisons trois erreurs. » [GS, § 37, p. 81]

Si je me suis permis ce petit détour par Nietzsche, c'est, comme on peut s'en douter, à cause de l'influence considérable qu'il a exercée sur Musil et du fait que l'auteur de *L'Homme sans qualités* s'est trouvé lui-même confronté de la façon la plus directe qui soit à ce problème de la valeur de

la vérité et de la connaissance. Dans sa biographie, Karl Corino écrit qu'« il n'est pas exagéré d'affirmer que toute l'œuvre de Musil, depuis les esquisses pour "Monsieur le vivisecteur" jusqu'au dernier texte mis au propre, les "Soupirs d'un jour d'été", a été sous le charme de Nietzsche⁶ ». C'est certainement vrai. Il n'est jamais nécessaire de se donner beaucoup de mal pour trouver, chez Nietzsche, des formules qui confirment que ce que Musil a essayé de réaliser, en littérature, correspond à l'exécution d'un programme dont les termes avaient été fixés, pour une part essentielle, par Nietzsche lui-même. Il est difficile, par exemple, si on a lu *L'Homme sans qualités*, de ne pas penser immédiatement à Musil et à la façon dont il a cherché à explorer concrètement les possibilités suggérées par Nietzsche, quand on tombe sur des passages comme les suivants :

« Jusqu'où un individu peut aller en vivant sur des hypothèses, comme on s'embarquerait sur un océan sans limites, au lieu de s'appuyer sur des "croyances", donne la suprême mesure de la force. Tous les esprits plus médiocres font naufrage. » [FP, 166]

« C'est quelque chose de puéril sinon même une sorte de tromperie quand un penseur présente aujourd'hui un ensemble de la connaissance, un système – nous sommes bien trop prévenus pour ne pas porter en nous les doutes les plus profonds à l'égard de la possibilité d'un tel ensemble. C'est bien assez que nous nous mettions d'accord sur un ensemble de présupposés d'une méthode – sur des "vérités provisoires" qui fournissent le fil conducteur du travail que nous voulons faire : comme le pilote qui maintient sur l'océan une certaine direction. » [FP, 150]

« Hommes et méthodes provisoires – aventure (en fait, tout dans l'histoire est un essai). » [FP, 325]

« Peut-être n'en savons nous absolument pas assez pour pouvoir estimer la valeur de nos actes ! C'est bien assez que nous étendions à de longues périodes l'essai d'une morale. » [FP, 148]

« ~~Musil a été également tout à fait capable, sur certains~~ ~~vrais, après avoir dit cela, il faut ajouter immédiatement~~ »

~~sa forme de la mentalité fin de siècle. Tirée de l'expérience avec Walter. » [MoE 5, 1775] S'il y a une chose dont il faut, selon Musil, se méfier particulièrement, c'est bien le concept imprécis et ambigu de la vie et plus encore celui de la vie appauvrie ou affaiblie, pour ne rien dire de celui de décadence, qui est d'un usage au moins aussi difficile. Utiliser le concept de la vie comme norme par rapport à laquelle on est autorisé à juger à peu près tout le reste, en particulier la vérité, l'intérêt que l'on est censé éprouver pour la vérité devant nécessairement être subordonné à l'intérêt de la vérité elle-même pour la vie, est donc, aux yeux de Musil, une attitude très contestable. Il n'accepte pas la subordination que l'on réclame, en invoquant la plupart du temps l'autorité de Nietzsche, de la vérité théorique à la vérité pratique ou à on ne sait quelle espèce de « vérité de la vie » ; mais il est conscient en même temps de se heurter à une difficulté majeure, qui consiste dans l'obligation de répondre à la question « Comment la vérité théorique, surtout si on prend au sérieux la forme que lui ont donnée les sciences dans leur état actuel, peut-elle être rendue pratique ? »~~

III. LA SCIENCE, LE MAL & LA MÉCHANCÉTÉ

Selon Nietzsche, la vérité ne s'est manifestée que de façon très tardive, et comme « la forme la moins vigoureuse de la connaissance » [GS, § 110, p. 139]. La raison de cela est qu'elle semble en contradiction avec la vie, l'organisme ne pouvant subsister apparemment que sur la base de certaines erreurs utiles et même vitales que Nietzsche qualifie de fondamentales, en particulier celles de la perception sensible. La recherche de la vérité a donc eu contre elle, au départ, le fait que l'erreur est justement, de façon générale, bien plus utile que la vérité et que, comme le dit Nietzsche, « la force des connaissances ne réside pas dans leur degré de vérité, mais dans leur âge, la façon dont elles se sont intégrées au corps, leur caractère de condition de la vie » [ibid.]. Quand la vie et la connaissance ont donné l'impression d'entrer en conflit

l'une avec l'autre, il n'y a jamais eu de confrontation sérieuse, c'est toujours la vie et par conséquent l'erreur naturelle qui l'ont emporté. Mais la connaissance et l'aspiration à la vérité n'en sont pas moins devenues, elles aussi, un besoin, qui s'est intégré au système des besoins humains en général, ce qui a créé pour finir un problème que Nietzsche considère comme absolument décisif : « La connaissance est devenue [...] elle-même un morceau de la vie et en tant que vie une puissance

qui croît sans discontinuer ; jusqu'au moment où pour finir les connaissances et les erreurs fondamentales archi-anciennes dont nous avons parlé se sont heurtées les unes aux autres, toutes les deux comme vie, toutes les deux comme puissance, toutes les deux dans le même homme. Le penseur : c'est à présent l'homme dans lequel la pulsion de la vérité et ces erreurs qui conservent la vie combattent leur premier combat, après que la pulsion de vérité a démontré qu'elle était, elle aussi, une puissance conservatrice de la vie. Par rapport à l'importance de ce combat, tout le reste est indifférent : la question ultime portant sur la condition de la vie est ici posée, et le premier effort est fait ici pour répondre à cette question par l'expérimentation. Dans quelle mesure la vérité supporte-t-elle l'incorporation [Eimerleibung] ? — C'est cela la question, c'est cela l'expérimentation. » [GS, § 110, p. 140-1]

Je n'ai pas besoin d'insister sur le degré auquel cette question nietzschéenne — la vérité est-elle compatible avec la vie ou bien est-il intrinsèquement impossible de vivre selon la vérité, et la passion de la vérité et de la connaissance ne risque-t-elle pas, par conséquent, d'être pour finir fatale à la vie ? — est aussi une question musilienne. Si la passion de la vérité peut, comme Nietzsche semble disposé à l'admettre, s'intégrer elle aussi à la vie et a même réussi à faire la preuve de son utilité pour elle, la question qui se pose inévitablement est de savoir si elle a pu réussir à le faire sans se transformer du même coup, elle aussi, en une erreur utile et qui a même l'avantage de s'être révélée finalement plus utile que la plupart des autres. C'est tout le problème de la possibilité même de la connaissance objective qui est posé par là et on peut caractériser la position de Musil sur ce point en disant qu'en

dépôt des difficultés qui ont surgi et de tout ce qui a pu être dit, y compris par Nietzsche lui-même, il ne voit pas de raison de renoncer à l'idée que l'esprit humain est en mesure de connaître les choses de façon objective.

Ce qu'il reproche à certains des héritiers réels ou supposés de Nietzsche, comme Spengler, est précisément de se considérer comme dispensés de s'intéresser un peu plus sérieusement à « ce mélange de facteurs subjectifs et objectifs de connaissance dont la distinction constitue le pénible travail de tri de l'épistémologie » [Es. 101-2]. Il est tout à fait vrai que nous souffrons aujourd'hui d'une surabondance de faits et d'une absence douloureuse de synthèse. « Ou nous en pérons, constate Musil, ou nous le surmonterons en nous faisant une âme plus ferme. Raison de plus pour juger humainement absurde d'escamoter ce risque et cet espoir immense en retirant aux faits, par un faux scepticisme, leur caractère de faits. » [Ibid.]

Rien n'est par conséquent plus dangereux que de sauter immédiatement, après avoir lu Nietzsche, à la conclusion qu'il n'y a pas réellement de faits, mais seulement des interprétations ou des fictions.

J'ai dit, à propos des trois erreurs dont parle Nietzsche, que Musil était d'accord avec lui en ce qui concerne la première et la troisième. C'est la conception que j'ai appelée « théologique » qu'il a en tête quand il remarque qu'il n'y a qu'une connaissance ; mais n'apprécier en elle que le seul travail de l'entendement est une simple habitude historique. En fait, les premiers de ceux qui ont préparé l'orientation nouvelle, Galilée, Copernic, Newton et leurs compagnons en esprit étaient encore entièrement dans le giron de l'Église ; leurs méthodes, loin d'en détourner, devaient un jour reconduire à une orthodoxie plus solide » [Es. 39].

On peut comprendre ce que Musil dit de l'inspiration initiale qui a donné naissance à la science moderne comme signifiant que ses créateurs ne distinguaient pas réellement l'entreprise de connaissance scientifique du monde de celle de connaissance des desseins de celui qui l'a produit, et en particulier de l'intelligence, de la bonté et de la sagesse avec lesquelles il a procédé. Ce n'est que plus tard et de façon

insensible que s'est produit le divorce que nous connaissons, qui a conduit à l'apparition d'une science qui se considère comme laïque et athée, un divorce qui n'était peut-être pas inévitable, mais qui, à partir du moment où il s'est produit, semble bel et bien irréversible. La science a rétréci progressivement son univers intellectuel au point de s'interdire toute prétention d'apporter une contribution quelconque à la résolution de questions théologiques ou même simplement métaphysiques. Et pour ce qui est de l'Église, elle s'est finalement réconciliée avec la science moderne, et il lui arrive même de la défendre contre ceux qui nient la réalité et l'importance de la connaissance rationnelle ; mais elle n'est tout de même pas allée jusqu'à intégrer réellement quelque chose de l'esprit expérimental et du goût de l'aventure intellectuelle qui ont fait la force de sa rivale. « Le paradoxe lui-même, remarque Musil, a besoin d'une vérité sur laquelle prendre appui ; simplement, cette vérité, la doctrine d'Aristote, après deux mille ans de service, commençait à s'user. Il eût été facile de lui substituer la vérité nouvelle. Mais l'Église n'en a pas vu la nécessité. Elle a, depuis longtemps, fermé le livre de ses essais de vie et se contente désormais d'en tirer sans cesse de nouvelles "copies conformes" à la demande d'un toujours aussi nombreux public. » [Es. 41]

Pour ce qui est de la conception contemplative ou, comme dit Nietzsche, spinoziste, qui repose sur l'idée de la connaissance pure et désintéressée, l'objection de Musil est exposée avec force dans le chapitre 72 du volume I de *L'Homme sans qualités*, intitulé « La science sourit dans sa barbe, ou : Première rencontre circonstanciée avec le mal ». Les scientifiques réunis chez Diotime n'ont en réalité rien de la pureté et de l'innocence qu'évoque la conception spinoziste ; « c'étaient, nous dit Musil, des hommes chez qui grondait, comme le feu sous le chaudron, une certaine tendance au mal » [HSQ I, p. 361]. C'est que, dans les faits, ce qui se présente comme la recherche désintéressée de la vérité ne semble pas séparable de besoins, de passions et de vices d'une espèce beaucoup moins noble qui ressemblent assez fortement à ceux des chasseurs, des marchands et des soldats ~~rapportés~~

Thomas Fersen

Elisabeth

Ma montre est passée sous une roue
Elle a disparu dans un trou
J'ai raté le dernier métro
Je sais, c'est une fois de trop
Mais je ne suis pas un menteur
Mon amour, tu me serres le coeur
Si un mensonge s'y dissimule
Que je sois transformé en mule

REFRAIN:

Fais pas la tête
Elisabeth
Fais pas la tête
Elisabeth

Il me fallait des cigarettes
Un miroir aux alouettes
Et puis j'ai acheté du fil blanc
Ainsi que des salades et du flan
Tu vas t'imaginer des choses
Regarde, j'ai apporté des roses
Si un mensonge les intoxique
Que je sois transformé en bique

REFRAIN

On se croirait au tribunal
Je suis en retard, point final
En retard, c'est encore trop tôt
Pour la potence ou le poteau
Tu sais, je suis digne de foi
Tu peux avoir confiance en moi
Si un mensonge sort de ma bouche
Que je sois transformé en mouche

REFRAIN

Tu sais, je suis un enfant de choeur
J'ai été élevé chez les soeurs
Si j'ai la faute au fond des yeux
C'est parce que je suis sur le feu

Je te donne ma parole de scout
Tu ne peux pas la mettre en doute
Si un mensonge sort de mon crâne
Que je sois transformé en âne

REFRAIN

C'est l'heure de passer aux aveux
Tu me croiras si tu veux
J'ai rencontré un vieux copain
D'ailleurs, je dois le voir demain
Va pas t'imaginer des trucs
Que je fabule ou que je truque
Car si je mens pour le copain
Que je sois changé en lapin

REFRAIN

C'est vrai, il m'a fallu du temps
C'est vrai, il m'a fallu dix ans
C'est vrai, j'ai pas écrit souvent
Et toi, t'es rentrée au couvent
Mais t'es jolie sous la cornette
Non ce ne sont pas des sornettes
S'il en sort une de mon chapeau
Que je sois changé en crapaud

REFRAIN

Il me fallait des cigarettes
Un miroir aux alouettes
Et puis j'ai acheté du fil blanc
Ainsi que des salades et du flan
Tu vas t'imaginer des choses
Regarde, j'ai apporté des roses
Si un mensonge les intoxique
Que je sois transformé en bique
En bique, en souris, en crapaud
En mule, en mouche ou en chameau

Elisabeth

**AWAY, AND MOCK THE TIME WITH FAIREST
SHOW; FALSE FACE MUST HIDE WHAT THE
FALSE HEART DOTH KNOW**



Et pour tromper le monde, allons nous faire beaux : Cachons sous de faux airs ce que sait le cœur faux

LE THÉÂTRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

Mercredi 19 février

Atelier de transmission

L'atelier était dirigé par Maxime et Natalie. Il y a trois participants aujourd'hui : Mélody, Jean-Marc et Léo. Après un échauffement corporel et une lecture de la scène (de manière complètement neutre, sur une chanson), ils jouent la scène où Macbeth voit le poignard flottant dans les airs.

Répétition :

La répétition a lieu dans le hall. Les comédiens répètent, texte en main, le premier acte d'Othello, en imaginant des situations qui concerneraient le théâtre du Point du Jour : le GUD attaque, Iago parle à Othello qui est aux toilettes...

Chronique du hall : 28 personnes.

Personne dans le hall jusqu'à 19h30. C'est l'angoisse en cuisine, même si les blagues vont bon train. On se demande ce que ce serait de jouer devant 2 personnes, voire un unique spectateur. Là arrivent trois personnes qui viennent voir Othello et repartent. Soulagement, tout le monde arrive après 19h40. François Dodet à la billetterie reçoit de certains d'entre eux des félicitations pour les Molière et Macbeth. Tout n'est pas si terrible.

Chronique de la représentation:

Le public, peu nombreux, s'assoit le long de l'arène et laisse un vaste espace de jeu au milieu. De ce fait, même si les acteurs sont tout aussi proches des spectateurs, on sent que cette configuration les sépare quelque peu. La représentation s'est fixée, pas de nouvelles trouvailles ce soir.

Chronique du public:

"J'ai bien aimé, j'ai trouvé ça moderne" ou bien "la traduction était vraiment mauvaise!" ou encore "la dernière heure était longue" sont quelques commentaires glanés à la sortie du spectacle. Le public, dont l'avis est comme toujours mitigé, a toutefois écouté la pièce avec attention malgré leur peu de participation.

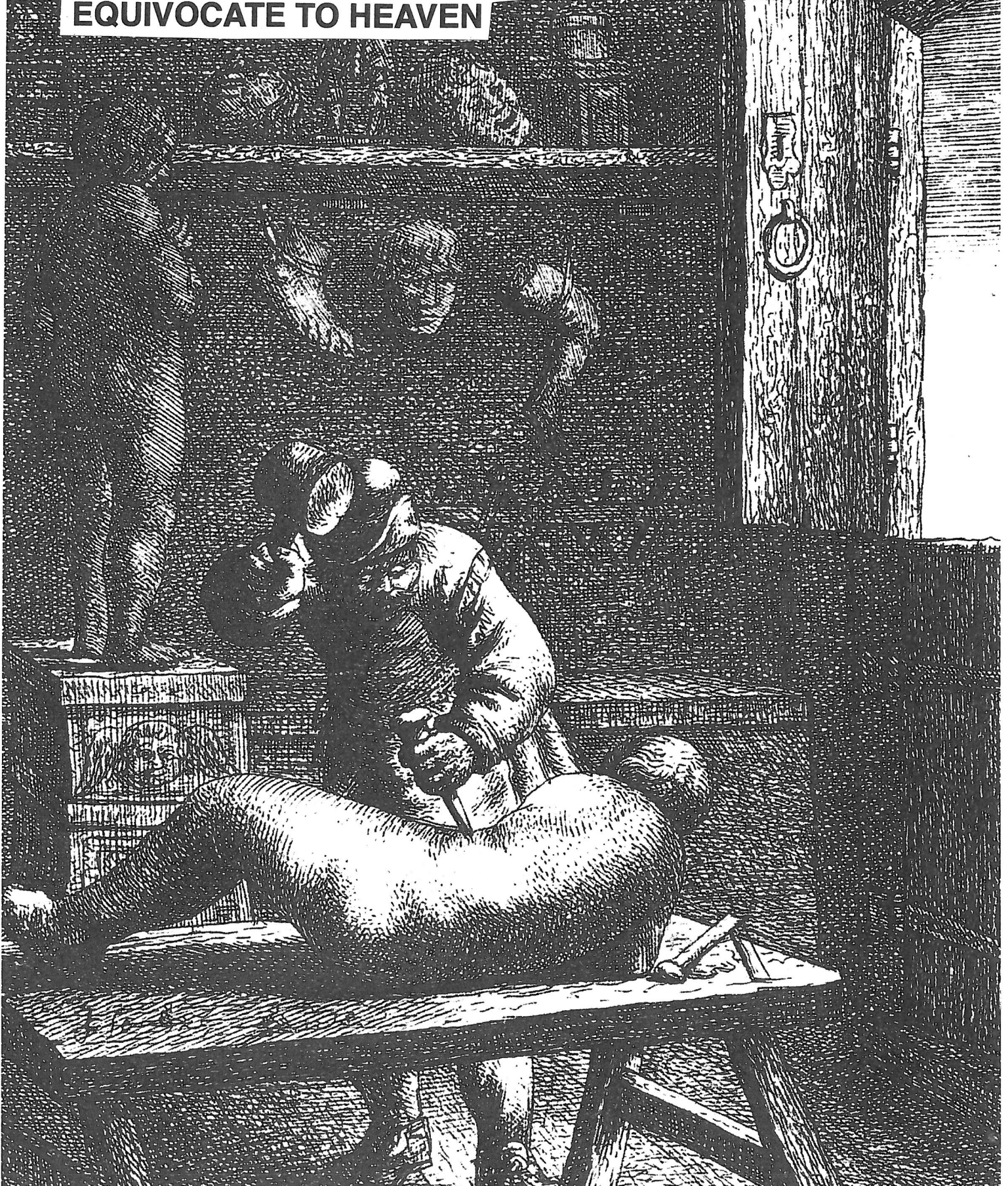
Camille Khoury & Maud Cosset-Chéneau

Le Théâtre Permanent reçoit le soutien de la ville de Lyon, du Ministère de la Culture/DRAC Rhône Alpes et de la Région Rhône Alpes.

Directeur de publication : Gwenaél Morin ; Rédactrice en chef : Barbara Métais-Chastanier ; Comité de rédaction : Camille Khoury, Adèle Gascuel ; Montage iconographique : François Dodet ; Stagiaire : Maud Cosset-Chéneau

Illustrations (par ordre d'apparition): Wenceslaus Hollar, *The Belly and the Members*, 17e s. / Jacques Callot, *les deux pantalons*, 1616 / Titien, *la mort cuirassée*, 16e s. / Bartolomé Esteban Murillo, 1665 / Jean-Jacques Lequeu, *Autoportrait*, 1779 / Jan Van Vliet, *le sculpteur*, 17e s.

**FAITH, HERES'S AN EQUIVOCATOR, THAT
COULD SWEAR IN BOTH THE SCALES AGAINST
EITHER SCALE, WHO COMMITTED TREASON
ENOUGH FOR GOD'S SAKE, YET COULD NOT
EQUIVOCATE TO HEAVEN**



Je parie que c'est un emberlificoteur, le genre à miser sur le rouge et le noir à la fois, qui n'a pas lésiné sur la trahison pour l'amour de Dieu, et pourtant n'a pas su emberlificoter le ciel.